IIe siècle avant notre ère, la langue latine n'a plus été sujette aux mutations vocaliques, qui s'étaient produites en grande quantité jusqu'à cette époque. Dès le IVe siècle ap. J.-C., les mutations et les chutes de voyelles recommencent, même dans les documents de caractère formel, par exemple dans le Décret de Dioclétien[1], qui fixe le maximum à ne pas dépasser pour les prix des denrées et des services personnels. Ces phénomènes sont ceux qu'on observe dans les syllabes non accentuées des langues où l'accent verbal est d'intensité. On peut dire que l'influence littéraire avait maintenu l'écriture malgré la prononciation, et la reprise des changements, qui s'accorde avec le témoignage des grammairiens, tiendrait à ce que l'influence littéraire est tout d'un coup devenue faible et inopérante. C'est que la rage homicide des maîtres impériaux et les guerres civiles continues avaient détruit à peu près les tenants de la tradition tonique, tandis que de la masse du peuple s'élevait une nouvelle aristocratie, qui apportait avec elle son propre parler, caractérisé toujours par l'accent d'énergie. C'est ainsi que la poésie latine cessa d'être quantitative; avec le retour de l'accent d'énergie, elle devient peu à peu accentuelle, sauf une époque de transition où les deux systèmes apparaissent confondus.

En résumé, l'accent latin a été d'abord accent d'intensité et l'est toujours resté dans la bouche du peuple; mais dans les classes cultivées, depuis environ 150 av. J.-C. jusqu'à environ 300 ou 350 ap. J.-C., il a été accidentellement caractérisé par l'élévation du ton.

Roland G. KENT.

III

A PROPOS DE *QUALITAS*

PAR A. MEILLET

Professeur au Collège de France

On se représente mal comment nous pourrions ne pas opposer la *qualité* à la *quantité*. Et il n'y a boutique si humble que la mar-

1. Publié dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, III, 801 et suiv., et ailleurs. Cf. aussi mon article, *The Latin Language in the Fourth Century*, dans *Trans. Amer. Phil. Ass.*, L (1919), 91-100.

chandise n'y soit de première *qualité*. Or, ce mot est tout étranger; *qualité* n'est rien que le latin *qualitas*, et *qualitas* rien que le masque latin du grec ποιότης. Le mot est du petit nombre de ceux dont l'histoire est connue tout entière. Voici en bref cette histoire.

Pour Platon, le mot est nouveau. Le dérivé ποιότης, de ποιος, est employé près de l'adjectif dont il dérive, qui signifie « quel, lequel », pour indiquer le fait d'être « tel ou tel », tout comme ὁμοιότης « fait d'être semblable » est tiré de ὁμοῖος « semblable », ἑτεροιότης ou ἀλλοιότης « fait d'être autre », de ἑτεροῖος ou ἀλλοῖος « qui a le caractère d'être autre, d'être différent ». Platon recourt à ces mots nouvellement fabriqués dans ses dialogues techniques, dans le *Timée*, dans le *Parménide*, dans le *Théétète*, là où il joue avec les idées, où il n'est le poète que des idées. Qu'on en juge par la phrase du Théétète (182 *a*), où figure ποιότης : φέρεσθαι ἕκαστον τούτων ἅμα αἰσθήσει μεταξὺ τοῦ ποιοῦντός τε καὶ πάσχοντος, καὶ τὸ μὲν πάσχον αἰσθητικὸν ἀλλ' οὐκ αἴσθησιν ἔτι γίγνεσθαι, τὸ δὲ ποιοῦν ποιόν τι ἀλλ' οὐ ποιότητα. « Translation de chacune d'elles et de la sensation correspondante dans l'intervalle situé entre l'agent et le patient; le patient devient sentant, et non point sensation; l'agent devient qualifié, et non point qualité. » Le dérivé est une invention peut-être de quelque sophiste, peut-être de Platon lui-même.

La traduction de la phrase de Platon que j'ai reproduite est excellente (c'est celle que l'abbé Diès a donnée à la collection Guillaume Budé); mais elle ne présente du texte qu'une image fortement déformée : pour Platon, pour l'Athénien qui lisait Platon au v^e^ siècle av. J.-C., le mot ποιότης n'existait pas par lui-même; ce n'était que « le fait d'être ποιος, d'être *quel* »; pour nous, *qualité* est un terme fixé, qui ne se rattache à rien et que nous devons définir sans qu'aucun autre mot de la langue vienne l'appuyer. Le mot français qui est usé ne peut traduire le mot grec qui était neuf, et si avant que le traducteur soit entré dans son auteur, le français où il le fait passer ne lui a pas permis d'en rendre la valeur. On ne peut sentir Platon que dans son texte; il faut une traduction pour aider à le comprendre, mais il est vain de le lire dans une traduction.

Si même *qualité* valait ποιότης, il n'en saurait avoir les résonances. Platon est l'un des créateurs de la pensée moderne, mais il est aussi un homme de son temps, encore engagé dans une pensée primitive. Pour lui, le mot n'a pas seulement son sens propre;

il évoque en même temps tous les mots dont la sonorité est voisine. Dans ce même passage du *Théétète*, l'auteur se sert de ποιότης en joignant le nom de notion à l'adjectif, dont l'abstrait est réellement un dérivé. Platon rapproche, on l'a vu, le verbe ποιεῖν, qui signifie « faire », et qui, pour nous, étymologistes exacts, n'a rien de commun avec ποιος et avec ποιότης. Le jeu avec les mots, qui se retrouve dans le même passage, 182 *b*, de manière claire, a eu d'ailleurs une large place chez Platon, comme on le voit par le *Cratyle;* ce jeu vient de la pensée primitive; dans le peuple, il persiste aujourd'hui encore parmi nous, et les linguistes qui, comme M. Gilliéron, ont le sens intime de la langue populaire le sentent partout. Interprétant un texte grec, Eznik, un théologien arménien du v^e^ siècle ap. J.-C., revient encore à traduire ποιότης, tantôt par un mot signifiant « qualité », tantôt par un mot signifiant « action » (cf. L. Mariès, *Le « de Deo » d'Eznik*, p. 116 et suiv.; extrait de la *Revue des études arméniennes*, vol. IV et V).

De Platon à Aristote, il n'y a guère plus d'un siècle. Mais c'est un siècle où la philosophie, qui était, pour Platon, une recherche, est devenue la matière d'un enseignement systématique. Platon était un aristocrate qui pensait. Aristote a été un professeur. Pour Platon, ποιότης est une création avec laquelle il joue. Pour Aristote, c'est une catégorie qui figure à côté de la ποσότης, le fait d'être πόσος, la « quantité ». Le mot ποιότης est donc devenu un terme d'école. Mais il n'est encore qu'un terme d'école; en grec, il n'a pas passé dans l'usage commun.

C'est Cicéron qui l'a lancé dans le monde.

Brillant élève de la philosophie et de la rhétorique grecques, et devenu par son talent un homme politique romain de rang élevé, Cicéron a constitué l'humanisme en faisant passer dans la langue des hautes classes de Rome ce que des gens du monde instruits peuvent acquérir de notions philosophiques.

Quand le régime césarien lui a fermé la bouche et a interrompu le rôle politique qu'il croyait jouer, il s'est mis à écrire des ouvrages de philosophie pour gens du monde. Il lui a fallu pour cela plier le vocabulaire latin à exprimer des idées pour lesquelles le latin n'offrait pas de ressources. La plupart du temps, il a usé de mots latins en les chargeant de sens nouveau. C'est ainsi qu'un mot comme *causa* n'est plus, chez Cicéron et ses contemporains, seulement le vieux latin *causa;* c'est ce mot enrichi de tout le sens

du grec αἰτία; depuis l'époque de Cicéron, et même un peu avant; la valeur de *causa* est toute transformée par l'interférence avec le grec αἰτία. Mais il y a des cas où, même ainsi sollicité, le latin ne fournissait pas l'équivalent des termes philosophiques grecs. Cicéron se hasarde alors, avec précaution, avec réserve, sans excès, à faire des mots latins que, en maître de la langue qu'il est, il forme bien : puisque le grec a fait ποιότης de ποιος, pourquoi ne pas faire *qualitas* de *qualis*? Cicéron l'a osé, et il a réussi. Il hasarde le mot dans le *De natura deorum*, dans les *Académiques;* il en donne d'abord l'équivalent grec; il le répète; il insiste à plusieurs reprises; et, comme l'expression répondait à une idée, il l'impose. L'usage l'accepte.

Quoique dérivé de *qualis*, suivant un procédé bien latin, jamais *qualitas* n'a eu en latin la fraîcheur qu'a ποιότης chez Platon. Formé par un lettré, par simple transposition d'un terme grec d'école, *qualitas* a eu immédiatement la valeur d'un mot technique de la langue philosophique.

Voici le principal texte :

Acad., I, 24 : *Id iam corpus et quasi* qualitatem *quamdam nominabant; dabitis enim profecto, ut, in rebus inusitatis, quod Graeci ipsi faciunt, a quibus haec iam diu tractantur, utamur uerbis interdum inusitatis.*

Ayant ainsi proposé le mot, Cicéron se justifie, *id.*, 25 :

Nos uero, inquit Atticus, quin etiam Graecis licebit utare, cum uoles, si te Latina forte deficient. Bene sane facis; sed eniter ut Latine loquar, nisi in huiuscemodi uerbis, ut philosophiam aut rhetoricam aut physicam aut dialecticam appellem, quibus, ut aliis multis, consuetudo iam utitur pro Latinis. Qualitates *igitur appellant*, quas ποιότητας *Graeci uocant, quod ipsum apud Graecos non est ita uulgi uerbum, sed philosophorum, atque id in multis.*

Cicéron explique qu'il s'agit d'un terme technique et que chaque métier a le droit d'avoir les siens. Il ajoute donc, 26 :

Audebimus ergo nouis uerbis uti.

Il reprend ensuite, 27 :

... *Carentem omni illa* qualitate — *faciamus enim tractando usitatius hoc uerbum et tritius — materiam quamdam.*

Mais Cicéron n'a jamais employé comme un mot usuel ce *qualitas* qu'il ne lançait ainsi que comme substitut du mot aussi tech-

nique ποιότης. On le voit par le *De nat. deorum*, II, 94, où il écrit : *non* qualitate *aliqua quam* ποιότητα *Graeci uocant*.

Mais la différence qu'il y a entre la philosophie des écoles grecques et l'humanisme latin a produit ses effets. Le grec ποιότης n'est jamais sorti des écoles de philosophes, Cicéron le dit lui-même. Au contraire, *qualitas*, forgé, répété par un écrivain qui était un homme du monde, a fait son chemin dans le grand public latin, et il est entré dans la langue des gens cultivés à Rome, sinon quand ils parlaient, du moins quand ils écrivaient. A la suite de Cicéron, tous les prosateurs ont employé *qualitas* librement.

Le parler courant ne possédait pourtant pas le mot *qualitas;* les langues romanes n'en ont pas hérité, comme elles l'ont fait d'une autre création de Cicéron, *medietas* « μεσότης ». Mais le latin des livres était demeuré la langue de tous les gens qui avaient quelque culture. Tous les hommes cultivés de l'Europe y ont connu *qualitas*. En France, l'action de l'école a été grande dès le moyen âge. Et notre confrère M. A. Thomas nous apprend, dans le *Dictionnaire général*, que *qualité* et *quantité* ont été introduits dès le XII^e^ siècle. On le voit, ces mots de la langue écrite ont été francisés sous la forme des abstraits, qui est celle de *bonté* et de *beauté*. Tout savants qu'ils étaient, *qualité* et *quantité* ont fait ainsi, dès l'abord, figure de mots français.

Mais, fait nouveau, et qui, du premier coup, distingue *qualité* de *qualitas*, ce *qualité* est en français isolé de tout autre mot. Le latin *qualis* était devenu *quel*, et, entre *quel* et *qualité*, un Français ne connaît plus le rapport que le Romain n'a pu cesser de sentir entre *qualis* et *qualitas*. Du coup, le mot *qualité* est libéré de tout lien avec sa formation ancienne. Il est autonome. Il n'est donc plus rien que le signe d'une idée qui, elle-même, n'est qu'un ensemble de caractères, et non pas une puissance active, comme l'idée platonicienne. Le langage a suivi ainsi le progrès de la pensée. Dans la langue des philosophes et des savants, la *qualité* s'oppose précisément à la *quantité*, et, grâce à ceci que ce terme ne fait partie d'aucune « famille de mots », *qualité* a la précision d'un terme technique dont le sens est enfermé tout entier dans les termes de sa définition et dont la netteté scientifique n'est troublée par les reflets d'aucun autre mot.

Mais, de tout temps, en France, le vocabulaire de la philoso-

phie, de la science a été imité, reproduit dans le monde. Les mots du latin écrit sont entrés sans cesse dans l'usage courant.

Les juristes et les praticiens du droit, qui, comme les philosophes, ont un vocabulaire technique, ont pris le mot *qualité* : quand on engage une procédure, quand on rédige un acte, le premier point est de déterminer à quel titre agissent les parties, de poser ce que l'on appelle les *qualités*. Et, comme les Français ont toujours eu le goût du droit strict, des pièces écrites, et que, d'ailleurs, les juristes ont toujours occupé une large place dans la grande bourgeoisie française qui a exercé sur la formation du français commun une action décisive, le mot est entré dans l'usage de tous, et l'on dit : *en qualité de*.

Par le fait qu'il vient de la langue écrite, *qualité* est un terme noble. Sauf indication contraire, une *qualité* est une « bonne qualité ». Sous l'ancien régime, les *gens de qualité* étaient de la classe noble.

Dès longtemps, les mots savants de cette sorte ont tendu à entrer dans la langue de tout le monde. Et maintenant il n'est personne qui ne parle des *qualités* d'un homme, de la bonne ou de la mauvaise *qualité* d'une marchandise. Ainsi le parler courant se nourrit de la langue des savants. Si la philosophie grecque n'avait fait ποιότης, si Cicéron n'avait, d'après le mot grec, fait *qualitas*, si les clercs n'avaient adapté *qualitas* pour en faire *qualité*, l'épicier ne parlerait pas couramment aujourd'hui de la *qualité* des produits qu'il vend.

Les autres langues romanes ont procédé comme le français, et l'italien, par exemple, a *qualità*, de même que le français a *qualité*. Mais c'est la forme française qui a servi de modèle dans l'Europe du Nord. C'est avec la forme *-té* du suffixe français que le moyen anglais a emprunté les abstraits latins en *-tās;* il en a fait *-tī*, et l'anglais moderne a *quality*. L'allemand a, de même, *qualität* depuis le XVI^e^ siècle.

Et le mot est si bien européen que les langues qui n'ont pas accepté le mot latin plus ou moins francisé l'ont traduit et transposé : *jakost* du tchèque, *jakość* du polonais ne sont toujours que le latin *qualitas*, sous une apparence tchèque ou polonaise. — Quant au russe *kačestvo*, c'est sur le grec qu'il repose ; car *kačĭstvo* est attesté en russe dès le XI^e^ siècle; le mot fait partie de ces

transpositions de termes techniques grecs qui sont nombreuses en slavon. Le mot est fait comme *qualitas*, mais il n'a dû sans doute sa fortune en russe qu'à l'importance prise par *qualitas* dans toutes les langues modernes de l'Europe.

Une création grecque, une adaptation latine, un intermédiaire français, ainsi se sont faits souvent les mots de la civilisation européenne.

IV

LES ÉTUDES LATINES EN ANGLETERRE[1]

PAR S. R. K. GURNER, M. A. (Oxon.)

Headmaster, Strand School, Brixton.

Avant d'entreprendre d'exposer la situation du latin dans les écoles anglaises, il ne sera sans doute pas hors de propos de donner d'abord une brève description de l'organisation de l'enseignement secondaire en Angleterre dans son ensemble.

On peut dire en somme qu'il n'y a pas *un* système d'enseignement; il y en a au moins deux et plus peut-être. La raison en est dans la division des écoles anglaises en deux types : celui de « l'école publique » et celui de « l'école secondaire ».

Le premier de ces deux types comprend les écoles dont les noms sont les plus connus tant en Angleterre qu'à l'étranger. Dissemblables sous maints rapports, ces écoles se ressemblent en ceci qu'elles sont « indépendantes », c'est-à-dire qu'elles ne reçoivent aucune subvention du Board of Education ou du County Council dans le domaine duquel elles se trouvent situées. La plupart sont de fondation ancienne, mais un certain nombre des plus renommées ont été fondées dans le milieu du siècle dernier, et une ou deux datent des toutes dernières années. Elles fournissent presque exclusivement aux besoins d'une certaine classe sociale, la « classe moyenne supérieure », qui peut payer un prix de pension relativement élevé et qui demande pour ses fils ce que l'enseignement des écoles publiques anglaises peut donner de meilleur.

1. Traduit de l'anglais par Mme J. Marouzeau.